



Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N° 25.

Flouze de batiste écru canelée. Chapeau de paille de riz orné de deux grandes plumes nouées (Mode de Longchamps)

PETIT COURRIER DES DAMES,

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois, dont une d'homme.

Prix de l'abonnement : pour trois mois. . . . 9 fr.
pour six mois . . . 18
pour l'année. . . . 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. idem pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du *Petit Courrier des Dames*, rue Meslée, n^o. 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ Père et Fils, imp-libr. du Journal, rue St.-Louis, n^o. 46, au Marais.

MARTINET, libraire, rue du Coq St.-Honoré.

A AMSTERDAM

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie., libraires, sur le Rokin.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LA Mode ! qui pourrait m'expliquer son règne ? dire par quels ressorts elle établit son empire ; les causes de son pouvoir, tour à tour passé et toujours absolu ? Pourquoi la France est presque le seul pays de l'Europe où elle exerce cette influence bizarre, qui entraîne à sa suite les personnes de tout âge, de tout sexe, de tous rangs ? En attendant la solution bonne ou mauvaise de ce problème, nous dirons que le cortège de cette souveraine est très-nombreux, et



que, parmi les agens de son autorité, nul ne la seconde mieux que le Ridicule, toujours prêt à assurer ses droits, à rajeunir ses charmes, à opposer adroitement ceux qu'elle a eus à ceux qu'elle a, et à faire toujours préférer les derniers qu'elle emploie, pour nous asservir à ses lois. Enfin, cette inconstante et tyrannique déesse nous gouverne, nous assujettit par un prestige inoui, inconcevable, que tout le monde éprouve, et qui doit même avoir fourni souvent plus d'une réflexion à nos lecteurs.

Je veux à ce sujet leur conter une petite anecdote qui leur est peut-être arrivé à eux mêmes : je les entends s'écrier, *vous êtes orfèvre, monsieur Josse?* — Pourquoi pas? j'ai pris l'engagement de les amuser, et s'il ne leur en coûte pas plus, je ne vois pas pourquoi je ne le ferais pas dans mes intérêts.

Dans une longue soirée d'hiver, tête à tête avec une de mes amies, femme de beaucoup d'esprit, qui n'a jamais rien laissé passer sur la scène du monde sans y réfléchir; nous avons causé sur différens sujets de morale, d'amour et même de politique : chose assez singulière! nous avons oublié la mode. A cette remarque, je vois les hommes sourire, et les femmes s'écrier : « Certainement, ou ces deux dames nous font un conte, ou bien elles sont pédantes. » Je passe à ces messieurs leur sourire sardonique, à ces dames leur opinion; mais je les assure tous ensemble que, loin d'être pédantes, nous sommes même ennemies des prétentions au savoir, qui gâtent les charmes de notre esprit, toutes les fois qu'il ne sert pas à les augmenter encore.

Je reviens à ma soirée : Mon amie, me dit ma chère Eulalie, n'avez-vous pas chez vous une collection complète du *Journal des Modes*? — Il est vrai! — Hé bien, pour nous délasser de nos entretiens sérieux, prenons les cahiers de notre première jeunesse; amusons-nous un peu à les comparer entre eux.

Rien de plus curieux, de plus plaisant, de plus véritablement comique en effet que cette revue de nos modes successives et différentes. Comment nous figurer que nous eussions porté ces chapeaux à petits bords de deux ou trois doigts, à forme haute de trois pieds, et pointus, ressemblant tout-à-fait à des chapeaux de magiciens, tels que nous les voyons encore quelquefois sur nos théâtres. Quoi! placées avec com-

plaisance devant une glace, avons-nous pu, selon l'usage, nous écrier, oh! la jolie mode! qu'elle est avantageuse, élégante! il faut espérer que celle-là durera; mais les femmes ne savent jamais conserver ce qui leur sied le mieux, etc... Puis passant à des tailles prises sous les bras, où l'on conçoit à peine qu'on ait pu placer à la fois sa poitrine, son dos et sa taille, sans être mutilée; à des jupons longs de deux aunes; nous ne pouvions penser, sans en rire avec folie, que nous avions pu danser avec ces balais sur le bras; qu'à la promenade, à la campagne, à pied dans les rues de Paris, le matin dans l'intérieur de notre maison, à notre lever même, nous nous étions assujéties sérieusement à l'obligation de traîner partout, avec nous et derrière nous deux ou trois aunes d'étoffe, dont la noblesse, la dignité, l'incommodité et la dépense doivent être exclusivement réservées aux salons des palais. Notre soirée fut vraiment charmante et souvent interrompue par des réflexions qui excitèrent en nous une franche et bonne gaieté.

Arriva l'heure du spectacle, nous nous rendîmes à la première représentation du *Maire du Palais*. Nous nous proposons de continuer notre conversation, de faire encore mille comparaisons entre les modes anciennes et celles du jour, et même de philosopher sans doute, en déplorant l'inconstance des goûts et la bizarrerie des usages. Mais, adieu notre bel échaffaudage de raison, nous redevîmes femmes dans toute la force du mot, et bientôt nous ne nous occupâmes plus qu'à admirer les jolies toilettes qui, de toute part, s'offraient à notre vue.

Sur cent chapeaux, quatre-vingt-dix au moins étaient en paille de riz. Grands et *demi-Pamela*, capotes enjolivées de gaze lizerée, avec des bouquets de verdure exotiques, et tout cela en paille de riz. Sur les chapeaux forme *Pamela*, on voyait plus de plumes que de fleurs. — Quelques très-jeunes personnes avaient des *demi-Pamela* en paille d'Italie, avec un seul bouquet de marabouts. Ces chapeaux sont généralement adoptés pour le matin; mais alors on les porte sans marabouts. Un simple ruban blanc et un voile de gaze; voilà la coiffure par excellence pour les promenades *printanières*. — Les corsages blouses reprennent une faveur décidée; trois ou quatre coulisses terminent le haut de la taille; de grands

remplis sont placés au bas de la robe, comme nous l'avons déjà annoncé. Ces remplis, quand l'étoffe le permet, sont *wattés*, et non nattés, ainsi que par une erreur d'impression il a été dit dans notre dernier numéro. — Les plus nouvelles et les plus jolies robes d'été se font en batiste écrue, rayée ou quadrillée, mais d'une seule couleur. Un ruban assorti, dont le nœud est très-court et les bouts arrondis, sont les seules ceintures adoptées. On voit peu de mancherons sur les robes demi-blouses : les manches en sont longues, et se terminent à la *Féronnière*.

Si le beau tems de la chevalerie pouvait renaître en France, quel embarras éprouveraient nos galans défenseurs. Il leur serait bien impossible de nous prouver leur amour en se parant de nos couleurs; car il n'y en a plus qu'une adoptée par toutes les femmes. — La couleur *bois* est devenue la couleur universelle. (Ne donnons-nous pas le ton à tous les pays de la terre où l'on connaît le mot *mode*?) On pourrait croire réellement qu'à l'instar de ces sociétés du *verd*, où l'on était forcé d'avoir toujours sur soi une branche de verdure, ne fût-ce qu'une feuille de chardon, sous peine d'être condamné à payer une amende, nous avons établi aussi une espèce de confrérie dont les statuts portent que l'on doit toujours avoir quelque chose en bois autour de soi, et que nous sommes constamment en garde contre cette interrogation : « *Avez-vous du bois ?* » Branche de bois et rubans bois sur les chapeaux; ceintures couleur bois, et jusqu'à nos robes en étoffe de soie; tout est couleur bois : ce qui veut dire *solitaire* un peu claire, et l'on sait encore que *solitaire* veut dire un brun un peu foncé.

ENCORE UNE ERREUR DE L'AMOUR.

(Suite).

OH ! combien l'amour a perdu de ses charmes, lorsqu'il entraîne après lui le remords ou la crainte ! Sentiment délicat et précieux, qui semble émaner de tout ce que la sensibilité offre de plus touchant, tu cesses d'être un bonheur dès que tu deviens un délire; tu n'offres qu'un tourment quand tu n'es plus une vertu ! . . .

Clara est arrivée, elle a trouvé auprès d'Ubric tout l'amour que son cœur pouvait désirer, mais elle est bien loin d'y éprouver le bonheur qu'elle espérait. Les expressions de la reconnaissance la plus vive, les témoignages les plus ardens de la passion ne peuvent éloigner de son âme le regret de la faute qu'elle a commise. L'image de son vieux père abandonné est un fantôme vengeur qui la poursuit nuit et jour. Il apparaît au milieu des délices dont elle voudrait s'entourer, il s'élève entre elle et son amant, il absorbe tous les sentimens de son cœur ! Hélas ! ce cœur a bientôt perdu sa dernière consolation, car ses remords ont anéanti son amour ; et il ne reste du prestige qui l'a séduite, que la vue du précipice affreux où son illusion l'a conduite.

Cependant Ubric cherche par tous les moyens à calmer la douleur de sa malheureuse amie ; il écrit au vieux Dosmond, il sollicite le pardon de sa fille, la permission de l'épouser, la grâce de la ramener à ses pieds. Bientôt la réponse arrive ; le hasard la fait tomber dans les mains de Clara ; l'infortunée rompt le cachet, elle voit deux feuilles séparées, l'une est la permission de son mariage avec Ubric, l'autre est la malédiction de son père. . . . Ce dernier coup vient de briser son cœur, il vient d'y éteindre à jamais l'amour qui l'a perdu. La nature est vengée ; Clara connaît la haine. Son amant n'est plus que le tyran barbare, auteur de tous ses maux. Elle veut le fuir, éviter une présence qui lui devient odieuse ; et pour lui sauver les reproches amers dont elle voudrait l'accabler, elle s'éloigne promptement, laissant pour toute explication la lettre cruelle qu'elle vient de recevoir.

Clara n'a plus de bonheur à espérer, elle n'a plus d'illusions à attendre. L'amour n'est plus pour elle que le souvenir d'un songe affreux, tel que ceux qui vous oppressent souvent pendant un pénible sommeil ; elle arrive à Barcelone dans ce moment où la pitié de ces femmes immortelles venait lutter intrépidement contre le fléau de la terre. Cet exemple touchant sourit à Clara ; elle entrevoit la fin de ses maux dans la communication du venin auquel elle peut s'exposer ; et avec le sourire amer d'une sinistre espérance, elle revêt sa tête du voile lugubre qui va pour toujours remplacer la couronne de l'hymen. Admise dans les principaux hôpitaux, elle s'y distingue par son zèle, sa douceur, son courage ;

mais de jour en jour on voyait la pâleur effacer les roses de son joli visage. Ses lèvres décolorées semblaient avoir oublié le sourire, et ses regards à demi-voilés n'exprimaient plus qu'un sentiment de douleur et de mélancolie. . . . Ses forces s'affaiblissaient insensiblement; ses pas chancelans ne la traînaient qu'avec peine auprès du lit des malheureux qu'elle secourait. Là encore on eût dit que la pitié ranimait la vie dans son cœur; sa main présentait un breuvage salutaire, ses douces paroles répandaient l'espérance; mais lorsqu'elle s'éloignait en disant tristement adieu, chacun la regardait avec un attendrissement mêlé d'effroi; car cet adieu semblait devoir être le dernier que l'on reçût de la pauvre Clara.

Un soir, hélas! elle le prononça plus faiblement encore. . . . Le lendemain ses vertueuses compagnes entouraient à leur tour le lit où elle gisait; toutes faisaient des vœux pour que le ciel n'enlevât pas sitôt cette intéressante créature; toutes auraient voulu reporter sur elle les ressources innombrables de l'art. . . . Soudain on annonce encore l'arrivée d'un médecin français. Chacun nomme Clara, chacun veut que la première elle reçoive sans tarder les secours de ce nouveau bienfaiteur. . . . On court à sa rencontre, on l'entraîne auprès du lit de la jeune fille mourante. Le vénérable docteur considère ces traits défigurés, déjà revêtus des ombres de la mort. Il jette un cri douloureux. . . . Ce cri a retenti dans le cœur de la malheureuse Clara; la voix de l'auteur de ses jours semble arrêter la mort appesantie sur elle; ses longues paupières se soulèvent avec peine, ses regards obscurcis cherchent à fixer l'infortuné vieillard. . . . Ses mains glacées s'étendent devant lui comme pour implorer sa clémence, et sa voix presque éteinte repète avec effort : Pardon, pardon, mon père! Que le ciel te protège, mon enfant, s'écrie avec angoisse le malheureux Dosmond, reçois toutes les bénédictions de ton père. . . . A travers les angoisses du trépas, ces paroles consolantes ont pénétré jusqu'à l'infortunée. Un léger sourire vient errer sur ses lèvres, comme un dernier rayon du soleil vient briller encore au milieu d'un orage ténébreux. La satisfaction s'exprime dans tous les regards, l'espoir renaît dans tous les cœurs; mais bientôt un profond gémissement annonce que la nuit éternelle est commencée pour Clara.

THEATRES.

THÉÂTRE-FRANÇAIS.

Au bénéfice de Baptiste aîné, première Représentation du
Maire du Palais, tragédie en cinq actes.

UNE nombreuse et brillante assemblée s'était empressée de venir payer un tribut aux longs services de Baptiste aîné. La *chambrée* était complète, pour nous servir du mot consacré par l'usage. Nous n'osons porter encore aucun jugement sur cette nouvelle production. On a particulièrement applaudi une seule scène où Talma débite de très-beaux vers; mais il faut se méfier, dit-on, du prestige que le talent de cet acteur inimitable sait répandre sur les rôles dont il veut bien se charger. — Ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'on a très-bien accueilli les *Gens de la Noce* qui sont arrivés à la fin du *Philosophe sans le savoir*, et qui se composaient de toute la comédie. Cette réunion de tant d'artistes, qui cherchaient à contribuer au bien-être d'un de leurs camarades, à quelque chose de fraternel et de touchant qui plaît à l'ame de chaque spectateur, et le dispose à recevoir avec bienveillance les nouveautés qu'on lui présente. Cependant le *Maire du Palais* n'a été que faiblement applaudi. Que faut-il en conjecturer?...

PANORAMA - DRAMATIQUE.

Première représentation des *trois Trilby*, comédie en un acte.

Trois Trilby pour un!... nos auteurs sont charmans!... Ambroisine a lu le délicieux petit roman de M. Naudier, et depuis lors elle ne rêve plus que lutin, et croit à chaque instant voir paraître le joli Trilby d'Argail; mais sous quel déguisement va-t-il se présenter?... Tandis que la pauvre enfant se livre à cette douce perplexité, arrive un jeune hussard aux grandes moustaches. La jeune fille le prend pour le génie tant désiré, bien que ces grosses moustaches dérangeassent un peu l'idée qu'elle s'était formée d'un lutin. Peu d'instans après survint un très-joli garçon qui, ne trouvant pas la porte de la maison ouverte, saute par la fenêtre pour pénétrer plus promptement chez M^{me}. Coquerel, mère d'Am-

broisine. D'où débarque-t-il ? pourquoi vient-il ? cela importe très-peu aux spectateurs. On leur a promis trois Trilby ; pourvu qu'ils arrivent, ils ne s'embarrassent guère apparemment d'où ils peuvent venir. — Pour le coup, voici le vrai lutin, dit la jeune fille en soupirant, et en jetant un regard furtif sur le charmant étranger. Il est beau comme l'Amour ; il s'introduit par la fenêtre, tandis qu'en frappant tout bonnement à la porte, il serait entré dans la maison comme un homme ordinaire. Oh ! il n'y a plus à en douter, celui-ci est l'aimable Trilby en personne. L'amour ne se traite pas avec un lutin d'après les règles que prescrit la bienséance ; aussi Ambroisine n'attend pas que le beau jeune homme se déclare, pour lui faire elle-même le tendre aveu du sentiment qu'elle éprouve. — Le génie supposé, qui n'a pas une imagination romantique, ne conçoit rien à cette brusque bonne fortune. Cependant il trouve la jeune fille fort jolie, et se laisse volontiers adorer par elle. Mais bientôt il se croit le plus heureux des mortels d'avoir été un instant pris pour petit dieu, en apprenant que cette Ambroisine, qui vient de lui déclarer son amour avec tant d'ingénuité, est la prétendue qu'il était venu pour épouser. — Sur ces entrefaites, M. Coquerel, comique petit bossu, arrive, l'on ne sait d'où, pour célébrer la fête de sa femme. Son valet César, qui, à force d'avoir entendu parler *lutins*, est aussi frappé par l'attente de l'apparition du petit génie, croit que c'est ce maudit Trilby qui a pris la forme de son maître pour pénétrer dans la maison. Un lutin n'a rien de respectable pour ce rustre ignorant ; ce n'est à ses yeux qu'un malin démon, un esprit dangereux dont on doit avoir tout à craindre. Il prend un bâton et rosse d'importance le lutin qu'il suppose ainsi déguisé. — Bientôt les cris redoublés du petit bossu n'attestent que trop qu'il tient à la pauvre humanité. On vient à son secours : tout se découvre, et tout finit par un mariage et des chansons.

Malgré les nombreuses invraisemblances de cette pièce, le public a beaucoup ri, et c'est dire que le succès n'en a pas été douteux. Chacun s'est retiré satisfait, bien pénétré de cette vérité, que

Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux.

A ce Numéro est jointe la planche 127.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis N°. 46, au Marais.